

*Un endroit
porte-bonheur*

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre: Un endroit porte-bonheur / Sylvie Renaud

Nom: Renaud, Sylvie, auteure

Identifiants: Canadiana 20210044578 | ISBN 9782897835033

Classification: LCC PS8635.E52255 E53 2021 | CDD C843/.6-dc23

© 2021 Les Éditeurs réunis

Images de la couverture: Freepik; Artazum / Shutterstock

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal: 2021

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

SYLVIE RENAUD

Un endroit
porte-bonheur



LES ÉDITEURS RÉUNIS

1

Le jardin des disparus

L'automne était ma saison préférée. Avant d'entamer son inévitable déclin, la nature, dans un ultime élan, se parait de ses plus belles couleurs, produisant ainsi de magnifiques tableaux éphémères, tous aussi uniques les uns que les autres. Depuis ma tendre enfance, j'avais toujours aimé cette période de l'année. La luminosité y était différente et elle me convenait à merveille. Je ne savais si c'était en raison de mon teint pâle refusant tout joli hâle, mais celui-ci ne tolérait d'aucune façon les chauds rayons du soleil de l'été. Chaque fois que par inadvertance je baissais la garde, ce dernier faisait rougir ma peau au point où j'avais l'air d'un homard à sa sortie d'une marmite d'eau bouillante. Par chance, si cela en était une, aucune tache de son, souvent associée à une carnation laiteuse semblable à la mienne, ne parsemait mon minois. En contrepartie, mes cheveux intensément bouclés d'un roux soutenu et mes yeux verts confirmaient mes origines. Du sang irlandais coulait dans mes veines ; héritage manifeste de ma lignée paternelle.

Mais, aujourd'hui, plus rien n'avait d'intérêt. Malgré ma vingtaine à peine amorcée, je me sentais comme si l'hiver

s'était installé à demeure et pour l'éternité. Je ne pouvais me résigner à quitter ce banc où j'étais assise. Prostrée dans cette position telle une statue de bronze, j'avais perdu toute notion du temps. Ma seule référence se limitait à celle de l'astre du jour disparaissant peu à peu à l'horizon. Les oiseaux ayant cessé leurs doux gazouillis, la noirceur reprendrait bientôt ses droits. Le vent s'éleva et d'un coup, fit tourbillonner les feuilles récemment tombées au sol. Un long frisson parcourut ma colonne. Je remontai le large col de mon manteau de laine afin de me préserver de la fraîcheur persistante. Je glissai ma main au creux de ma poche et saisis d'instinct le mouchoir de coton chiffonné s'y logeant. Je ne savais pourquoi, mais ce délicat carré de tissu brodé d'un tournesol sur tige m'apportait un certain réconfort. Ironiquement, et contrairement à l'imposant saule pleureur devant moi, j'avais épuisé mes sanglots. Mon puits était tari.

Ma vie avait basculé à la mort de mes parents, deux ans auparavant. Ils avaient été victimes d'un malheureux et stupide accident de voiture. Selon des témoins, mon père avait voulu éviter un camion se dirigeant vers eux à contresens. Incapable de reprendre le contrôle de son volant, il avait dérapé et fait un plongeon de dix mètres pour s'écraser au fond d'un ravin. Les garde-fous ceinturant la route n'avaient pu retenir sa course. La vitesse et la distraction étaient potentiellement en cause. Nul ne fut en mesure de le certifier puisque les véhicules impliqués n'avaient démontré aucune anomalie mécanique. Le conducteur du camion, quant à lui, en avait été quitte pour un choc nerveux. Quelle injustice ! Sa maladresse avait fauché, en quelques secondes, les êtres les plus chers à mon cœur.

D'aussi loin que je me souviens, mon père et ma mère avaient été mon phare. Présents à mes côtés, ils m'offraient sans faillir leur soutien indéfectible, leur amour, peu importait les situations parfois incroyables dans lesquelles il m'arrivait de me retrouver. Et maintenant, c'était toi, ma marraine, ma Tatie, qui avait été emportée par un cancer du pancréas. Tu m'avais abandonnée à ton tour. Quel sort m'avait été jeté? On commençait tout juste à développer une douce complicité. Tu parvenais à me sortir de ma torpeur dans les moments où la déprime s'invitait. Sans chercher à remplacer mes parents, tu avais su te tailler la place enviée de confidente de tous les instants. Qu'allais-je devenir sans toi? Je voudrais m'amarrer à cette rustique banquette et rester près de ton dernier repos pour toujours.

Je me sentais si seule. Pourquoi le malheur s'acharnait-il ainsi sur moi? Moi qui, plus que jamais, avais tant besoin de toi. Tu avais été celle qui avait su me redonner goût aux joies quotidiennes et, par conséquent, raviver l'étincelle qui s'était éteinte depuis le décès tragique de mes parents. J'apprenais lentement à te connaître vraiment. Nos retrouvailles avaient été trop courtes. Maudite maladie sournoise! Que je l'ai détestée! Par sa faute, on venait de t'inhumer avant ton temps, en plein dans la force de l'âge. Néanmoins, il me fallait me résoudre à accepter cette funeste réalité. Désormais, tu reposerais *ad vitam æternam* dans ce magnifique jardin entouré d'arbres majestueux, gardiens de tous ces disparus, dont maman, papa et toi. Comme j'aimerais être un des leurs et veiller sur vos âmes moi aussi. Pourtant, ce vœu ultime ne serait qu'illusoire, impossible à concrétiser. Je devais me résigner à mon statut d'orpheline, car il était irrémédiablement le mien. En outre, mon existence ne pouvait s'arrêter là puisqu'un mandat m'attendait.

2

L'homme au mouchoir brodé

À l'intérieur de la chapelle régnait une sérénité que seul un lieu comme celui-ci pouvait inspirer. Une atmosphère apaisante habitait les murs bercés par une musique qui portait au recueillement. Nous étions peu nombreux à cette ultime rencontre solennelle à laquelle nous avait conviés ma Tatie. Lorgnée du coin de l'œil, je me sentais telle une intruse parmi ces gens qui m'étaient presque tous, pour ainsi dire, inconnus. Je reconnaissais à peine le visage de certains de ceux-ci pour les avoir brièvement entrevus dans différentes revues avec lesquelles ma marraine avait collaboré. Je n'avais entendu parler d'eux que par le biais de vagues conversations téléphoniques dont j'avais été témoin à son insu. Si ce n'avait pas été du nom de ma Tatie inscrit sur l'urne devant moi, j'aurais pensé m'être trompée d'endroit.

Pour compléter le tableau, mes grands-parents étaient également décédés depuis plusieurs décennies déjà, bien avant ma naissance. Ma situation ne suscitait aucune envie, car étant l'unique survivante de mon clan, j'avais perdu toute appartenance. Les réunions et fêtes familiales seraient désormais choses du passé. Elles feraient partie de mes plus

beaux souvenirs. C'était un état de fait que je n'aurais pas cru envisager si tôt. À l'aube de ma vie adulte, en possession de mes moyens et prête à conquérir le monde, je n'avais jamais pensé que la mort viendrait cogner si brusquement à la porte de mes proches.

Dans le but de ne pas imposer à quiconque ce pénible fardeau, ma Tatie avait planifié chaque détail de son départ. Ayant eu la lourde et douloureuse tâche de s'occuper des obsèques de mes parents, elle avait – forte de son expérience – pris soin d'organiser ses propres préarrangements funéraires en prévision du jour où elle devrait quitter cette bonne vieille terre à son tour. Avait-elle eu quelque prémonition que ce soit ? Je ne le saurais jamais.

Parmi ceux conviés à la cérémonie d'adieu, un homme entre deux âges détonnait par son apparence guindée et semblait à la recherche d'une lointaine connaissance. Se faufilant à travers la maigre assistance réunie pour l'occasion, l'individu tiré à quatre épingles me repéra et se dirigea vers moi d'un pas décidé. Arrivé à ma hauteur, il me sourit de ses yeux brun noisette et sans préambule, il s'adressa à moi.

— Bonjour, mademoiselle. Selon l'employée attitrée à la réception, vous seriez Frédérique Dorcy, fille de feus vos parents Francis Dorcy et Éliza Forest et filleule de feu M^{me} Adélie Forest. Est-ce bien exact ?

— Oui, c'est effectivement moi ! lui répondis-je en m'efforçant de ne pas laisser transparaître mon trouble derrière cette fragile assurance émanant de ma jeune personne.

Étrangement, il m'aborda avec une douceur que je n'aurais pas jugé au préalable possible chez la gent masculine sauf

exception de mon regretté papa. J'en éprouvai un réconfort. Il me serra la main. Une chaleur se dégagea de la sienne et m'apaisa immédiatement. Tout en empoignant ma délicate menotte et empreint d'une tendresse infinie, il ajouta :

— Permettez-moi de vous offrir mes sincères condoléances. Le départ précipité de M^{me} Forest m'attriste énormément. Elle était une femme remarquable : débordante de vie, passionnée de son métier, prête à rendre service et pleine de petites attentions envers les autres. Lilie... heu... pardonnez-moi cette familiarité, Adélie me manquera beaucoup. J'ose à peine imaginer cette perte pour vous. Elle m'a tant parlé de vous. J'ai l'impression de vous connaître depuis toujours.

Émue par tant d'obligeance de sa part, je n'avais pu me contenir plus longtemps, incapable de refouler ce torrent de larmes en train de me submerger. Je sentais au fond de moi le droit de m'abandonner enfin. J'avais en face de moi quelqu'un qui comprenait le vide immense que je ressentais. Sans retenue, je me mis à pleurer. Devant mon désarroi, il sortit, de la poche de son veston, un mouchoir brodé et me le tendit gentiment. Ce geste me bouleversa. Je ne saisissais pas pourquoi un si petit morceau de toile venu vraisemblablement d'une autre époque pouvait signifier autant pour moi. Il me semblait familier bien que je ne l'aie pourtant jamais vu auparavant. Même s'il paraissait visiblement intimidé par la douleur de mon désespoir, l'homme demeura à mes côtés et patienta en m'adressant un modeste sourire afin de compatir à sa manière. Une fois mes sanglots épuisés, il se permit de poursuivre son introduction.

— Avec toutes ces émotions, j'ai failli à la règle la plus élémentaire. Quel maladroit je suis ! Je me présente : Luc DeGrandmaison, notaire. C'est à moi que votre tante et

marraine, M^{me} Adélie Forest, a confié ses dernières volontés. Par la même occasion, elle a veillé à ce que ce soit vous, sa nièce, qui ait la responsabilité de liquider ses biens. Voici ma carte, où sont indiqués mon adresse et mon numéro de téléphone.

Je m'excusai de m'être emportée ainsi et le remerciai poliment de s'être déplacé en hommage à ma Tatie. Avec empressement, je pris soin de ranger le carton sur lequel étaient imprimées ses coordonnées au creux de mon fourre-tout faisant office de sac à main. En revanche, je ne pouvais me résigner à lui remettre son mouchoir imbibé de larmes et taché de traces de mascara. Remarquant mon embarras apparent, il me signifia discrètement de le garder. Il serait dorénavant mien et je lui en sus gré du fond du cœur. Inconsciemment, il avait sans doute pressenti mon besoin de m'approprier ce bout de tissu, de m'accrocher à ce dernier comme à une bouée de sauvetage pour ne pas me noyer dans mon chagrin. D'une voix posée, il reprit la parole.

— Loin de moi l'idée de vous bousculer, mais une visite à mon bureau, d'ici quelques jours, serait appréciée. J'aurai à vous informer des procédures à suivre relativement aux volontés d'Adélie. Vous me pardonneriez si j'ose la tutoyer et l'interpeller par son prénom ou même son diminutif, mais nous étions de très, très bons amis. La connaissant, elle aurait été vexée que je la désigne autrement.

Sur ces mots et prétextant un emploi du jour chargé, il regretta de ne pas être en mesure d'assister à l'inhumation au jardin. Je sentis un malaise s'insinuer entre nous. Le regard embué, il prit rapidement congé de notre entretien.

Je comprenais sa pudeur de ne pas vouloir faire étalage de cette faiblesse. Démontrer une telle vulnérabilité en public n'était pas caractéristique de sa génération.

J'observai donc l'élégante silhouette s'éloigner prestement tout en me questionnant sur le rôle de cet énigmatique personnage dans l'existence de ma Tatie.

3

Une rencontre étonnante

Réfugié dans le confortable habitacle de sa voiture, Luc tentait, non sans peine, de reprendre ses esprits. Il avait enjambé la distance entre le bâtiment principal du complexe funéraire et le stationnement attendant à celui-ci en un temps record. Ses mains enserrant le volant gainé de cuir, il ne pouvait se résoudre à démarrer le moteur de son véhicule et à quitter les lieux. Le souffle court et le cœur battant la chamade, il essaya de rationaliser, d'analyser froidement chacun des moments de cette étonnante rencontre. Il ne se reconnaissait pas. Frédérique l'avait déstabilisé plus qu'il aurait pu le croire. Pourtant, de nature posée et pragmatique, il avait toujours été en contrôle de ses émotions et, jusqu'à ce jour, cette façon d'être l'avait bien servi. Comme il était souvent confronté au caractère bouillant ou encore à la vulnérabilité extrême de certains clients, celle-ci avait contribué à sa réussite professionnelle. En ce sens et avec les années, il avait acquis un nom enviable dans le milieu, car, d'égale humeur, Luc inspirait confiance. Son calme olympien lui permettait de conclure des ententes où les discussions orageuses, entre parties, étaient parfois loin d'être gagnées d'avance. Il était un médiateur hors pair et était admiré de ses confrères.

Sa vie personnelle se calquait, à peu de chose près, sur sa vie professionnelle. Son quotidien était réglé comme du papier à musique. La métaphore était à propos, car il se qualifiait de mélomane à ses heures. Comme dans une partition, tout était planifié afin d'éliminer le moindre imbroglio. Son statut de «vieux garçon» lui plaisait bien. Considérant qu'il avait une réputation à préserver, ses seules incartades se résumaient à quelques aventures sans lendemain, au cours de ses voyages à l'extérieur du pays. Ces escapades imprévisibles lui permettaient d'assouvir cette tension sexuelle qu'il n'arrivait pas à inhiber. Protégés et entre personnes consentantes, ces écarts libidineux le satisfaisaient pleinement. Il affectionnait particulièrement ce sentiment d'être exempt d'attaches. Par instinct de survie, il s'était forgé une carapace dont il ne voulait plus se défaire. Elle lui seyait parfaitement.

Il avait vécu un cuisant échec amoureux, plusieurs années auparavant, et il ne s'en était jamais complètement remis. Sans compter qu'il avait été trop souvent témoin de scènes déchirantes, dans son domaine de pratique, pour faire partie de ces malheureuses statistiques.

En contrepartie, l'amitié, à ses yeux, surpassait l'amour à maints égards. Pour quelques fidèles relations, il était capable de décrocher la lune et Adélie, sa Lilie, appartenait à ce noyau restreint. Comme elle lui en avait fait voir de toutes les couleurs! Elle était, à de nombreux points de vue, son contraire et il lui vouait une admiration sans bornes. À lui aussi, elle manquait mortellement.

Luc ne pouvait le nier. L'annonce du cancer de sa précieuse amie avait été brutale. Il avait encaissé le choc tel un coup de poing direct en plein cœur. Cette infâme maladie avait eu raison de l'incommensurable désir de vivre d'Adélie. Les

retrouvailles de celle-ci avec Frédérique n'avaient pas été étrangères à cette urgence d'apprécier chaque petit moment qui s'était offert à elle.

Afin d'alléger cette souffrance qui la minait au fond d'elle-même, Luc avait tenté d'être un roc pour sa Lilie, en l'accompagnant dans son combat à sa manière. Il avait toujours été là, imperturbable, la soutenant au fil des événements heureux et malheureux de sa trop courte existence. D'autre part, il ne comprenait pas la raison pour laquelle il avait relâché la garde en présence de Frédérique. Il s'était pourtant préparé à ne pas verser dans la sentimentalité, considérant qu'Adélie avait pris l'habitude, à chacun de ses passages à Montréal, de lui relater, avec une adoration hors du commun, les derniers faits et gestes de sa filleule. Bien qu'il n'ait pas eu la chance de croiser sa route depuis sa naissance, Luc l'avait vue grandir par procuration jusqu'à recevoir d'Adélie un des rares clichés d'elle et de la fillette en guise de remerciement pour faveur obtenue. Il savait donc à qui il avait affaire. Néanmoins, devant cette touchante jeune femme, il avait flanché. À son contact, il n'avait pu résister à sa sensibilité désarmante. Sa fragilité l'avait ému au plus profond de son être. Dans un élan de tendresse, il lui avait tendu ce mouchoir brodé qu'il affectionnait tant. En effet, ce singulier morceau de tissu, qu'il gardait sur lui comme un gri-gri, avait une signification toute particulière pour lui. Compte tenu du désarroi de Frédérique et malgré son intention de ne jamais s'en séparer, il ne s'était pas donné le droit de le récupérer. Le reprendre, dans les circonstances, aurait été inconvenant.

Même s'il avait été sensible à cette détresse légitime, Luc devait se ressaisir. Il avait fait une promesse à Adélie et il s'était engagé à la respecter au nom du lien qui les unissait.

Cet ultime dessein de mener à bien sa mission ne tolérerait aucun autre écart de conduite de sa part. La consigne était claire et sans équivoque.

Une fois rasséréiné par ces pensées, Luc mit en marche sa BMW bleu nuit et s'éloigna rapidement de l'endroit où il s'était garé environ une heure plus tôt. Pour la suite des événements, il faisait confiance à son talent de fin négociateur. Garder la tête froide était sa devise. Il saurait dompter cette petite voix intérieure l'invitant à veiller sur cette belle et surprenante rouquine dont le regard lui rappelait douloureusement celui de sa regrettée Lilie. Nulle personne ne réussirait à bousculer son bonheur tranquille de célibataire endurci.